

Que pour l'entretenir deux jours me sont assez.

PARMENON.

Ne vous en vantez point avant qu'ils soient passés.

SCÈNE VI.

PARMENON, *demeurant seul.*

Ceci pour notre eunuque assez bien se prépare.
Pendant qu'ils dîneront, il faut qu'il se déclare,
Prenne l'occasion, et ne perde un moment
A pousser des soupirs et languir vainement.
Non que parlant d'amour il rencontre œuvre faite:
Alors qu'on en vient là, toutes ont leur défaite:
Tel souvent en a peu qui croit en avoir tout,
Et même va bien loin sans aller jusqu'au bout.
Que Pamphile d'ailleurs volontiers ne l'écoute,
Toute sage qu'elle est, je n'en fais point de doute:
C'est le propre du sexe; il veut être flatté,
Et se plaît aux effets que produit sa beauté.
Puis notre homme a de quoi charmer la plus sévère:
Il est jeune, il est beau, toujours prêt à tout faire;
En dit plus qu'on ne veut, sait bien le débiter;
Est d'humeur libérale, et donne sans compter.
Si par ces qualités d'abord il ne la touche,
Le temps, qui peut gagner l'esprit le plus farouche,
Ne lui permettra pas d'y faire un long effort,
Et ce peu de loisir m'embarrasse très-fort.
Je crains notre vieillard, qu'on attend d'heure en heure:
Il n'a jamais aux champs fait si longue demeure;
Quelque charme puissant l'y retient arrêté:
S'il revient une fois, le mystère est gâté.
O dieux! c'est fait de nous, le voici qui s'avance;
Je ne sais quel frisson m'annonçait sa présence.
Parmenon, cependant que tout seul il discourt,
Va te précipiter: ce sera ton plus court;
Tu pourrais toutefois choisir une autre voie.
Le vieillard est plus doux qu'il ne veut qu'on le croie.
L'amour pour ses enfants, qu'il laisse à l'abandon,
Fait qu'il me reste encor quelque espoir de pardon.
Usons à cet abord d'un peu de complaisance.

SCÈNE VII.

DAMIS, PARMENON.

PARMENON.

Je me plaignais, monsieur, de votre longue absence.

DAMIS.

En ma maison des champs je trouve un goût exquis,
Et ne fis jamais mieux qu'alors que je l'acquis.

PARMENON.

Sophrone et vos enfants sont d'avis tout contraire.

DAMIS.

Les voir changer d'humeur n'est pas ce que j'espère;
Bien loin de se réduire au champêtre séjour,

Ma femme aime à causer; mon aîné fait l'amour.

PARMENON.

Cette façon d'agir plairait à peu de pères;
Quand il s'agit d'amours, presque tous sont sévères:
A cet âge impuissant lorsqu'ils sont arrivés,
Ils donnent des conseils qu'ils n'ont point observés.

DAMIS.

Quant à moi, je me rends plus juste et plus commode:
Non qu'il faille en tout point que l'on vive à sa mode;
Mais aimer quelque peu ne fut jamais blâmé,
Et moi-même autrefois je m'en suis escrimé.
Il est vrai que le gain n'en vaut pas la dépense;
Aux uns il faut présent, aux autres récompense,
Corrompre les valets, et les entretenir;
Mais les dieux m'ont toujours donné pour y fournir.
Si je fais peu d'acquêts, que mes fils s'en accusent;
C'est eux, et non pas moi, qu'après tout ils abusent.
Ayant connu d'abord mon esprit indulgent,
L'aîné va, ce me semble, un peu vite à l'argent.
Des beautés de Thais son âme est fort touchée;
Et bien qu'il m'ait tenu cette flamme cachée,
J'en sais plus qu'il ne croit, et le souffre aisément;
Thais veut qu'on l'estime, à parler franchement:
Peu voudront toutefois qu'elle entre en leur famille;
Veuve, on la doit priser un peu moins qu'une fille:
Notre ville est féconde en partis bien meilleurs;
Et mon fils, après tout, doit s'adresser ailleurs.
Pour un choix plus sortable il faut qu'il se dispose:
Je t'en veux, Parmenon, proposer quelque chose.
Mais où sont mes enfants? Je les voudrais bien voir.

PARMENON.

Votre aîné, par malheur, est absent d'hier au soir.

DAMIS.

D'où pourrait provenir un si soudain voyage?

N'est-il point arrivé quelque noise en ménage?

PARMENON.

Je ne sais.

DAMIS.

Plût aux dieux que quelque changement

Lui fit prendre bientôt un autre sentiment!

Mais comme sans leur aide il ne se peut rien faire,
Allons-leur de ce pas recommander l'affaire.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHÉRÉE, *déguisée en eunuque*; PAMPHILE.

CHÉRÉE.

C'est trop rêver, Pamphile, et mon zèle indiscret
Ne saurait plus souffrir cet entretien secret.

Dans quelque doux penser qu'une âme soit plongée,
Souvent elle a besoin d'en être dégagée:
Et lorsqu'on l'abandonne à ce triste plaisir,
Elle songe à ses maux avec plus de loisir.
Souffrez donc...

PAMPHILE.

C'est assez, et ta bonté m'oblige,
Quoique le noir chagrin qui sans cesse m'afflige
Empêche mon esprit d'en pouvoir profiter.

CHÉRÉE.

Et qu'auriez-vous, Pamphile, à vous tant attrister?
Vous êtes jeune et belle, et, si je l'ose dire,
Ce sont les seuls trésors où toute femme aspire.

PAMPHILE.

Je suis jeune, il est vrai; pour belle, on me le dit;
Ce discours près du sexe est toujours en crédit;
Mais quand de pareils dons le ciel m'aurait comblée,
A peine en verrais-tu mon âme moins troublée;
L'objet de mes malheurs me touche beaucoup plus.
Les dieux nous vendent cher ces présents superflus.
Souvent, par mille maux, nous en payons l'usure.

CHÉRÉE.

C'est que l'esprit humain en prend mal la mesure;
Injuste en son estime autant qu'en ses desirs,
Il compte les douleurs, sans compter les plaisirs.

PAMPHILE.

Ne me crois pas, Doris, d'une âme si légère:
Sans amis, sans parents, et partout étrangère,
J'ai sujet de rêver, et tu n'en verras point
Que le sort obstiné persécute à tel point.

CHÉRÉE.

Chacun pense de même, et moi comme tout autre;
Le mal d'autrui n'est rien quand nous parlons du nôtre.
Vous vous croyez en butte aux plus sensibles coups.
Je sais tel qui pourrait en dire autant que vous.
Celui dont je vous parle est un autre moi-même;
Il me ressemble assez, et souffre un mal extrême
Pour certaine beauté qui vous ressemble aussi,
Et qui fuit, comme vous, l'amour et son souci.

PAMPHILE.

Si j'étais cet ami, j'affranchirais mon âme
Des injustes liens de l'objet qui l'enflamme.

CHÉRÉE.

Si vous étiez l'objet des vœux qu'il a conçus?

PAMPHILE.

Peut-être qu'à la fin ses vœux seraient reçus.

CHÉRÉE.

Qui vous dirait ceci pour préparer votre âme?
Tout de bon, si quelqu'un vous découvrirait sa flamme,
N'étant rien ici-bas qui ne puisse arriver
(J'entends à quelque fin que l'on doit approuver),
Agréeriez-vous son offre? et votre âme, touchée,
Prendrait-elle plaisir à s'en voir recherchée?

PAMPHILE.

Selon ce qu'il aurait d'aimable et de parfait.

CHÉRÉE.

Je le suppose riche, honnête, assez bien fait,
D'âge au vôtre sortable; enfin tel, à tout prendre,
Qu'aux partis les plus hauts il ait droit de prétendre.

PAMPHILE.

J'aime ces qualités dont il serait pourvu;
Mais, pour en bien parler, il faudrait l'avoir vu.

CHÉRÉE.

Vous le voyez, Pamphile, et vous allez connaître
Un feu qui ne peut plus s'empêcher de paraître.
Par un excès d'amour, sous cet habit trompeur
Je me suis pour esclave offert à votre seur;
Né libre cependant. On m'appelle Chérée;
La noblesse des miens ne peut être ignorée:
Peu de partis ici voudraient me refuser;
Mon zèle est toutefois plus que tout à priser:
Ne le dédaignez point. Quoi! vous fuyez, Pamphile?

PAMPHILE.

Insolent, quitte-moi, ta fourbe est inutile.
Pythie!

CHÉRÉE.

Auparavant, encore un mot ou deux.

PAMPHILE.

Qui t'a fait entreprendre un coup si hasardeux?
En vain tu fais servir ces honneurs à ta flamme:
L'espoir d'y prendre part n'aveugle point mon âme;
Le ciel m'a faite esclave, il est vrai; mais crois-tu
Que cette qualité répugne à la vertu?

CHÉRÉE.

Qui le croirait, Pamphile, après vous avoir vue?
Les sévères appas dont vous êtes pourvue
Désespèrent les cœurs qu'ils viennent d'enflammer;
Mais, sous le nom d'hymen s'il est permis d'aimer,
Loin de votre pays, esclave et délaissée,
Où pourriez-vous ici porter votre pensée?
Par là je n'entends point mépriser vos appas.
Le mérite en est grand; mais l'heur n'y répond pas.
Tant que l'effort des ans en détruit l'empire,
Assez d'amants viendront vous conter leur martyre:
Assez d'amants aussi, d'un discours mensonger,
Vous offriront un cœur toujours prêt à changer.
Devant que vous soyez à leurs vœux exposée,
Prévenez le dépit de vous voir abusée;
Faites un choix plus sûr, il vous est important.

PAMPHILE.

Peut-être dans ta foi n'es-tu pas plus constant.

CHÉRÉE.

Pamphile, croyez-en ces soupirs et ces larmes.

PAMPHILE.

Ah! cesse d'employer le secours de leurs charmes,
Ote-moi ta présence, engage ailleurs ta foi;
Veux-tu rendre mon cœur plus esclave que moi?

Va, ne réplique point, étouffe ton envie ;
Crains d'attacher tes jours aux malheurs de ma vie ;
Va-t'en, laisse-moi seule et me plaindre et souffrir.

CHÉRÉE.

Un sort plus favorable en vos mains vient s'offrir.

PAMPHILE.

Ce n'est point l'intérêt qui me rendra facile ;
Et si je cède, hélas ! achève pour Pamphile.
Que sert de m'expliquer ? Tu lis dedans mon sein.

CHÉRÉE.

Et que rencontrez-vous d'injuste en ce dessein ?

PAMPHILE.

Je ne sais, je crains tout, je suis irrésolue ;
Va briguer quelque voix sur mon cœur absolue.

CHÉRÉE.

Que je tienne de vos l'espérance d'un si grand bien.

PAMPHILE.

Sans l'aveu de Thaïs je ne te promets rien ;
Elle a sur mes desirs une entière puissance :
Ce que j'aurais aux miens rendu d'obéissance
Je le dois à ses soins, par qui j'espère enfin
Retrouver mes parents, et changer de destin.

CHÉRÉE.

Pamphile, songez-y, la chose est importante ;
Et puisqu'en vos malheurs un moyen se présente,
Ne le rejetez pas ; il est en votre main.

PAMPHILE.

Qui me peut garantir ce discours incertain ?

CHÉRÉE.

Moi-même.

PAMPHILE.

Un tel garant n'assure point mon âme ;
Quand vous voulez montrer l'effet de votre flamme,
Un parent, un tuteur, un ami bien souvent,
Font que de tels projets il ne sort que du vent ;
Quelquefois pour changer, ils vous servent d'excuse.

CHÉRÉE.

Contre ces lâchetés, dont chacun nous accuse,
Je n'oppose qu'un mot : dans trois jours au plus tard,
Si l'effet ne s'en voit ou d'une ou d'autre part,
Vous pourrez m'accuser de parjure et de feinte ;
Mais aussi jusque-là suspendez votre crainte,
Et faites de mes vœux un meilleur jugement.

PAMPHILE.

Le terme n'est pas long ; j'y consens aisément :
Mais je vous interdis cependant ma présence,
Comme un juste moyen d'expier votre offense.

CHÉRÉE.

L'arrêt est rigoureux, le crime étant léger :
J'obéirai pourtant ; mais, pour m'encourager,
Adoucissez la peine à ma ruse imposée :
Cette faveur m'importe, et vous est fort aisée.

PAMPHILE.

Que me demandez-vous ?

CHÉRÉE.

Pour m'élever aux cieux,
Il ne faut qu'un aven de la bouche ou des yeux.

PAMPHILE.

Eh bien ! je vous l'accorde ; est-ce assez vous complaire ?

CHÉRÉE.

Je partirai content après un tel salaire ;
Cependant joindrez-vous vos vœux à mon transport ?

PAMPHILE.

Qu'il ne tienne à cela que tout n'aille à bon port !

CHÉRÉE, *baisant la main de Pamphile.*

Que je jure en vos mains une amour éternelle !

PAMPHILE.

Je trouve du serment la mode un peu nouvelle.

CHÉRÉE.

Ne blâmez point l'excès où mon zèle est tombé.

PAMPHILE.

Il lui faut bien donner ce qu'il m'a dérobé.

CHÉRÉE.

Ah dieux ! quelle douceur où mon âme se noie !
Soulagé du tourment, je me meurs de la joie ;
Au prix de vos baisers tout me semble commun :
Pamphile, seulement encor la moitié d'un.

PAMPHILE.

Vous en pourriez mourir, et j'aime votre vie.

CHÉRÉE.

L'hymen saura bientôt en combler mon envie,
Pour un que vous m'avez aujourd'hui retenu.

PAMPHILE.

Aussi n'en meurt-on plus quand ce temps est venu.

CHÉRÉE.

Si jamais envers vous je change de pensée,
Me punissent les dieux d'une mort avancée !

PAMPHILE.

Vous promettez beaucoup.

CHÉRÉE.

Je ferai beaucoup plus.
Sans employer le temps en discours superflus,
Je m'en vais de ce pas en parler à mon père :
Dès demain vous saurez ce qu'il faut que j'espère ;
Et quand, par une humeur sévère ou d'intérêt,
Il aurait contre nous prononcé quelque arrêt,
Nous pourrions passer outre, et fléchir son courage :
Il sera fort aisé de calmer cet orage.

PAMPHILE.

Thaïs, si vous sortez, aura soupçon de moi.

CHÉRÉE.

Je reviendrai bientôt vous confirmer ma foi.

SCÈNE II.

PAMPHILE.

Je ne puis trop priser son ardeur généreuse ;
Loin des miens, après tout, la rencontre est heureuse.

Je dis loin, quoiqu'ici l'on m'ait donné le jour,
Et que tous mes parents y fissent leur séjour.
O dieux ! si mon soupçon se trouvait véritable,
Si j'étais pour Chérée un parti plus sortable,
Et qu'à cette beauté, dont il me semble épris,
L'éclat de la naissance ajoutât quelque prix,
Serait-il une fille au monde plus heureuse ?
Peu s'en faut que déjà je n'en sois amoureuse.
J'entends du bruit, sortons, on peut nous écouter.

SCÈNE III.

THAÏS, PYTHIE.

PYTHIE.

Ah ! que j'ai de secrets, madame, à vous conter !
Mais ne le dites pas, vous me feriez querelle.
Ma foi, le compagnon nous l'a su donner belle.

THAÏS.

Qui ?

PYTHIE.

Faut-il demander ? ce beau présent de foin
Fût-il en Éthiopie, ou bien encor plus loin !

THAÏS.

Tu viens de proférer une étrange parole.

PYTHIE.

Chacun n'a pas été comme vous à l'école ;
Je m'entends.

THAÏS.

C'est assez.

PYTHIE.

Ceci nous doit ravir.
Vous n'aviez qu'à moitié des gens pour la servir,
Il fallait un eunuque ; et le bon de l'affaire
Est que l'on n'a pas dit tout ce qu'il savait faire.

THAÏS.

Que peut-il avoir fait ?

PYTHIE.

Me le demandez-vous ?

THAÏS.

Tu fais bien l'innocente en te moquant de nous.

PYTHIE.

Je n'en sais rien au vrai ; toutefois je m'en doute.

THAÏS.

Ce sont là des discours si clairs qu'on n'y voit goutte.

PYTHIE.

Votre sœur a tantôt, pour ne rien déguiser,
Laisse prendre à Doris sur sa main un baiser.
Savez-vous quel baiser ?

THAÏS.

Fort froid, je m'imagine.

PYTHIE.

En bonne foi, j'ai cru qu'il y prendrait racine :
Ce n'était point semblant, car même il a sonné.
Si par mon serviteur un tel m'était donné,

Je n'en fais point la fine, il me rendrait honteuse.
Enfin, de ce baiser la suite est fort douteuse.

THAÏS.

Tu t'alarmes en vain, c'est marque de respect ;
Puis cela vient d'un lieu qui ne m'est point suspect.
Les baisers de Doris sont baisers sans malice :
Il en faudrait beaucoup pour guérir la jaunisse.

PYTHIE.

Pas tant que vous croyez, ou je n'y connais rien.
Ah ! que n'ai-je entendu leur premier entretien !
Mais, au cri de Pamphile étant vite accourue,
Comme en quelques endroits la porte était fendue,
Il m'est venu d'abord un désir curieux
D'approcher d'une fente et l'oreille et les yeux.
Ils ont dit quelques mots d'amour, de mariage ;
Que votre sœur ne peut prétendre davantage ;
Que Doris est pour elle un assez bon parti ;
Tant qu'enfin au baiser le tout est abouti.

THAÏS.

Ton récit est confus, j'ai peine à le comprendre.

PYTHIE.

Aussi ne pouvait-on qu'à moitié les entendre.
Voilà ce que j'en sais, fondez votre soupçon.
Doris n'est point esclave, au moins à sa façon :
Je ne sais quoi de grand paraît sur son visage ;
Tels valets ne sont point sans doute à notre usage.
A force d'y rêver mon esprit s'est usé.
Madame, si c'était quelque amant déguisé !
Telle fourbe en amour souvent s'est publiée.

THAÏS.

Ma sœur se serait-elle à ce point oubliée ?

J'ai cru sur sa vertu me pouvoir assurer.

PYTHIE.

En ce monde il ne faut jamais de rien jurer :
Les prudes bien souvent nous trompent au langage.

THAÏS.

Qu'est devenu Doris ?

PYTHIE.

Il a troussé bagage.

THAÏS.

Il fallait tout au moins l'empêcher de sortir.

PYTHIE.

J'étais hors de mon sens, pour ne vous point mentir.

THAÏS.

Au retour de Phédrie on en saura l'histoire.

PYTHIE.

C'est ce que j'oubliais, tant j'ai bonne mémoire :
A peine vous sortiez qu'il m'est venu trouver.

THAÏS.

Je le croyais aux champs.

PYTHIE.

Il en vient d'arriver.

De longtemps, m'a-t-il dit, je connais ton adresse :
Tu sais la passion que j'ai pour ta maîtresse ;

De m'en priver deux jours hier au soir je promis,
Et crus qu'allant trouver aux champs quelques amis,
Ils pourraient de ce temps adoucir l'amertume ;
Mais à nul autre objet mon œil ne s'accoutume,
De nul autre entretien mon esprit n'est charmé.
Je pourrais vivre un siècle avec elle enfermé ;
Vivre sans elle un jour m'est un trop grand supplice,
Et je ne suis pas sûr que ceci s'accomplisse,
Sans que vous y perdiez la fleur de vos amis.
Si de ce long exil un jour ne m'est remis,
Je ne donnerais pas un denier de ma vie.
Pour le souffrir je crois que tu m'es trop amie :
Fais valoir cet ennui qui cause mon retour ;
Dis que Thrason pour elle a beaucoup moins d'amour,
Qu'il prescrit trop de lois et se rend incommode :
Je t'abrège ceci, pour l'étendre à ta mode.
Voilà ce qu'il m'a dit, et tiens qu'il a raison.
Plutôt que de me voir caresser par Thrason,
J'aimerais cent fois mieux que l'autre m'eût battue.
Le soldat est trop vain, sa présence me tue :
Il n'a qu'une chanson dont il nous étourdit ;
Et, hors de ses exploits, c'est un homme interdit ;
Puis, qu'on soit toute à lui : ma foi l'on s'y dispose.

THAÏS.

Que veux-tu ? jusqu'ici ma sœur en est la cause.

PYTHIE.

Ne dissimulez plus, vous avez votre sœur.
Mais devrais-je parler avecque tant d'ardeur
Pour ce donneur d'eunuque à la mode nouvelle ?

THAÏS.

Peut-être en le donnant l'a-t-il cru plus fidèle.

PYTHIE.

Envoyez-le querir, vous l'entendrez parler.

THAÏS.

Comment, s'il vient ici, le pourra-t-on celer ?

PYTHIE.

Quand Thrason le saura, vous avez votre compte.

THAÏS.

Je ne saurais tromper sans scrupule et sans honte.
Qu'on cherche toutefois Phédrie et son présent.

PYTHIE.

Vos gens le trouveront au logis à présent ;
Dorie aura bientôt traversé cette rue.

SCÈNE IV.

THAÏS.

A l'entendre parler, elle en doit être crue ;
Qu'un esclave pourtant se soit fait écouter,
A moins que l'avoir vu j'ai sujet d'en douter.
Ma sœur fit toujours cas d'une vertu sévère :
Ceci n'est point d'ailleurs arrivé sans mystère ;
Phédrie ou Parmenon m'ont joué quelque tour.
Mais quoi ! la tromperie est permise en amour :

Je ne dois seulement accuser que Pamphile.
Aux désirs d'un amant se rendre si facile,
Ni grâces ni faveurs ne savoir ménager,
Ce n'est pas le moyen de pouvoir l'engager :
Trop d'espoir à l'abord en étouffe le zèle.
Ah ! que si j'eusse été fille encore comme elle !
Mais ne nous plaignons pas, et laissons tous ces vœux.
Ne pouvoir disposer d'un seul de ses cheveux,
D'un seul de ses désirs, d'un moment de sa vie,
N'est pas une fortune à donner de l'envie.
Les maris sont jaloux, ou bien sans amitié.
Tel qui ne nous voyait, disait-il, qu'à moitié,
Quand il est possesseur, cherche ailleurs sa fortune.
Une femme en deux jours leur devient importune :
Il faut, sans murmurer, souffrir leur peu de foi ;
Et c'est là le plus dur de cette injuste loi.
Ce n'est qu'avec regret qu'en perdant ma franchise,
Pour la seconde fois on m'y verra soumise ;
Et je crains que ma sœur n'en dise autant aussi.
La pourvoir d'un époux est mon plus grand souci :
Ce qui convient à l'une est à l'autre incommode ;
Et si c'est mon talent que de vivre à la mode,
Dans un autre dessein je dois l'entretenir.

SCÈNE V.

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE ; DORUS,
vritable eunuque ; DORIE.

PYTHIE.

Dorie est de retour, vos gens s'en vont venir ;
Les voici. Mais quel homme accompagne Phédrie ?
Est-ce pour se moquer, ou pour nous faire envie ?
O l'agréable objet, et digne d'être vu !

PHÉDRIE.

Mon retour en ces lieux est peut-être imprévu ;
Vous ne m'attendiez pas après tant d'assurances.

PYTHIE.

Toujours de la façon tromper nos espérances,
La surprise nous plaît, pourvu que le soldat
Laisse passer le tout sans bruit et sans éclat.

PHÉDRIE.

Nous saurons l'adoucir, quoiqu'il tranche du brave.

THAÏS.

Vous a-t-on pas prié d'amener cet esclave
Que pour servir ma sœur vous aviez acheté,
Et que votre valet m'a tantôt présenté ?

PHÉDRIE.

Le voilà.

THAÏS.

Quoi ! cet homme à la peau si flétrie ?
Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie ?

PYTHIE.

Qui n'aurait point eu d'yeux serait bien attrapé.

PHÉDRIE.

Je n'en sache point d'autre, ou les miens m'ont trompé.
Mais pourquoi jetez-vous cet éclat de risée ?

PYTHIE.

L'autre a le teint plus frais qu'une jeune épousée ;
Il ne saurait avoir que vingt ans tout au plus,
Et vous nous amenez un vieillard tout perclus.

PHÉDRIE.

Tu me tiens des propos où mon esprit s'égare.

THAÏS, regardant Dorus.

Ce que cet homme en sait, il faut qu'il le déclare.

PHÉDRIE, à Dorus.

Es-tu double ? Viens ça, réponds sans hésiter.

DORUS.

Monsieur, c'est Parmenon qui me l'a fait prêter.

PHÉDRIE.

Quoi prêter ?

DORUS.

Mon habit.

PHÉDRIE.

A quel homme ?

DORUS.

A Chérée.

THAÏS.

N'en demandez pas plus, la fourbe est avérée.

PHÉDRIE.

D'où saurais-tu son nom ?

DORUS.

Parmenon me l'a dit.

PHÉDRIE.

Mais je te trouve encor couvert du même habit.

DORUS.

Incontinent après il me l'est venu rendre.

PHÉDRIE.

A moins qu'être devin, l'on n'y peut rien comprendre.

THAÏS.

Lui hors, on vous dira le tout de point en point.

PHÉDRIE, à Dorus.

Va, retourne au logis, et ne t'éloigne point.

SCÈNE VI.

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE.

PHÉDRIE.

Que direz-vous enfin de ma foi violée ?

Si l'aise de vous voir, pour un peu reculée,

A rendu mon esprit toujours inquieté ;

Si le jour, loin de vous, me paraît sans clarté ;

Si je veille au plus fort de l'ombre et du silence,

Jugez ce que ferait une plus longue absence ;

Et si mon amour craint le seul éloignement,

Jugez ce que ferait un triste changement.

THAÏS.

Il faudra toutefois y résoudre votre âme ;

Nous verrions à la fin soupçonner notre flamme :
Mon cœur accorde mal ce différent souci ;
Et si vous m'êtes cher, l'honneur me l'est aussi.

PHÉDRIE.

Cette vertu me charme en redoublant ma peine :
Vous méritez, Thaïs, une amour plus certaine ;
Dans une autre saison je saurais y pourvoir ;
Mon cœur, comme le vôtre, a soin de son devoir.
Je ne vous aime pas pour faveur que j'obtienne :
L'aveu de mes parents, ou leur mort, ou la mienne,
Feront voir que ce cœur, prêt à se déclarer,
S'il ne doit avoir tout, ne veut rien espérer.

THAÏS.

De quoi me peut servir cette ardeur généreuse ?
Pour plaire à vos parents, je suis trop malheureuse ;
Se fonder sur leur mort est un but incertain :
On se trompe souvent aux ordres du destin.
Le reste me fait peur, et jusque-là mon âme
Voyait avec plaisir l'effort de votre flamme ;
Faites un choix plus sûr, suivez votre devoir,
Et croyez que je puis vous aimer sans vous voir.

PHÉDRIE.

N'essayez point, Thaïs, de me rendre coupable ;
D'un si lâche dessein je me trouve incapable ;
Puisqu'un autre devoir se joint à mon désir,
Je me rends au plus fort, et n'ai point à choisir.

SCÈNE VII.

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE, DORIE.

DORIE.

Un monsieur tout chargé de clinquant vous demande.

THAÏS.

C'est Chrémès, car voici deux jours que je le mande.
Qu'il monte ; et toi, Pythie, entretiens-le un moment.
Nous, allons voir ma sœur sur cet événement.

PYTHIE.

Comment ? seule avec lui ?

PHÉDRIE.

Que tu fais la sucrée !

PYTHIE.

Quoi ! vous semblé-je donc une chose sacrée
Qu'on n'oserait toucher ?

THAÏS.

J'approuve ton souci ;

Mais, tant qu'avec Pamphile on se soit éclairci,
Défends-toi, si tu peux, et garde qu'il s'ennuie.

PYTHIE.

Je l'entends, sortez vite.

SCÈNE VIII.

CHRÉMÈS, PYTHIE.

CHRÉMÈS.

Eh quoi ! voilà Pythie ?

J'ai cru que pour sa noce on venait me prier.

PYTHIE.

Je n'ai garde, monsieur, de me tant oublier.

CHRÉMÈS.

Que me veut donc Thais ?

PYTHIE.

Elle s'en va descendre.

CHRÉMÈS.

Je ne me lasse point jusqu'ici de l'attendre :
Me pût-elle deux jours laisser seul avec toi.

PYTHIE.

Si vous prenez plaisir à vous moquer de moi,
Exercez votre esprit, n'épargnez point Pythie ;
Elle souffrira tout, de peur qu'il vous ennuie.

CHRÉMÈS, lui voulant mettre la main au sein.
Souffriras-tu ceci ?

PYTHIE.

Monsieur, arrêtez-vous.

Que ces hommes, voyez, sont fins auprès de nous !
Ils songent dès l'abord toujours à la malice ;
Je suis pour tels galants trop simple et trop novice :
Une autre fois, monsieur, vous ne m'y tiendrez pas.

CHRÉMÈS.

Tu veux donc qu'en t'aimant je souffre le trépas ?

PYTHIE.

Assez de votre sexe on se meurt de parole ;
Je crois que vous allez chacun en même école,
Rien qu'un même discours ne vous sert sur ce point.
Tandis qu'ils sont vermeils et remplis d'embonpoint,
Messieurs sèchent sur pied, du moins à ce qu'ils disent.
En avons-nous pitié, les galants nous méprisent.

CHRÉMÈS.

Et puis passer pour simple envers moi tu prétends ?

PYTHIE.

Quand madame le dit, quelquefois je l'entends ;
Ce sont propos d'amour trop fins pour ma boutique,
Et je n'en sus jamais le train ni la pratique.

CHRÉMÈS.

A propos de madame, a-t-elle encor Thrason ?

Je suis, comme tu sais, ami de la maison ;

Pourquoi ne veux-tu pas renouer connaissance ?

PYTHIE.

Mais, à propos aussi, d'où vient la longue absence
Dont vous avez payé l'accueil qu'on vous faisait ?

CHRÉMÈS.

De ce beau fanfaron qu'alors elle prisait.

PYTHIE.

Peut-être.

CHRÉMÈS.

Je l'ai cru ; n'en voit-elle point d'autre ?

PYTHIE.

Vous savez ce logis qui regarde le nôtre ?

CHRÉMÈS.

Un des fils de Damis est encor sur les rangs ?

L'ainé.

PYTHIE.

CHRÉMÈS.

J'en suis ravi, car nous sommes parents :
Surtout il a de quoi te donner tes étrennes.

PYTHIE.

Qui, lui ? c'est petit gain : je n'y perds que mes peines.

CHRÉMÈS.

Que fera-t-il du bien par les siens amassé ?

PYTHIE.

Chacun serré son fait, le bon temps est passé.

CHRÉMÈS.

Tu ne te plaindrais pas, si j'étais en sa place ;
Et j'ai quelque présent qu'il faut que je te fasse.

PYTHIE.

Faites, vous n'oseriez.

CHRÉMÈS.

Aussi, pour m'en payer...

PYTHIE.

Vers Thais, n'est-ce pas, il se faut employer ?

CHRÉMÈS.

Que tu détournes bien les coups que l'on te porte !

PYTHIE.

J'ai cru qu'il le fallait entendre de la sorte.

CHRÉMÈS, tirant de son doigt un diamant, et le
présentant à Pythie.

Pour me mieux expliquer, tiens, veux-tu cet anneau ?

PYTHIE, le recevant, et l'ayant regardé.

Je ne m'engage à rien, quoiqu'il me semble beau.

CHRÉMÈS, lui voulant mettre la main au sein.

Si veux-je pour ce coup que ma main se hasarde.

PYTHIE, se retirant, et repoussant sa main.

Il vous faut des tétons ! vraiment on vous en garde !

CHRÉMÈS.

Mauvaise, laisse-m'en au moins un à tenir.

PYTHIE.

Arrêtez-vous, monsieur ; j'entends quelqu'un venir.

SCÈNE IX.

CHRÉMÈS, PYTHIE, DORIE.

DORIE.

Madame est un peu mal, et je viens pour vous dire...

CHRÉMÈS.

Que je monte ?

DORIE.

Oui, monsieur.

CHRÉMÈS.

J'étais en train de rire

Foin de la messagère, et de son compliment !

Un beau coup m'est rompu par elle assurément.

De l'endroit où j'en suis souviens-toi bien, Pythie ;

Car je veux à demain remettre la partie.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GNATON, sortant de chez Thais.

Tu me fais donc chasser, femme ingrate et sans foi !
Est-ce ainsi que l'on traite un agent comme moi ?
Quoi ! respecter si peu ce sacré caractère !
Le nom d'ambassadeur, que partout on révère,
Est ici méprisé par ce sexe inhumain,
Qui même sur l'autel irait porter sa main !
Est-il chose assez sainte à l'endroit d'une femme ?
Ni respect, ni serment, ne peut rien sur son âme :
Elle viole tout sans honte et sans souci.
A moins que d'apporter, je n'ai que faire ici :
A peine a-t-on reçu le présent de mon maître,
Qu'aucun de ce logis ne le veut plus connaître.
Si pourtant mon avis n'en est point dédaigné,
On l'y verra tantôt, et bien accompagné.
Mais j'aperçois Damis ; aurait-il pu m'entendre ?
Adieu, pauvre logis, tu n'as qu'à nous attendre !

SCÈNE II.

DAMIS, PARMENON.

DAMIS.

Depuis qu'encore enfant tu me fus présenté,
Ton zèle à me servir s'est toujours augmenté ;
Aussi t'ai-je donné mes deux fils à conduire :
Parmenon, si tu peux à l'hymen les réduire,
Pour prix de tes travaux, je te veux affranchir.
Peut-être que l'ainé ne se pourra fléchir ;
Son amour pour Thais est encore un peu forte ;
Entreprends mon cadet : qui des deux, il n'importe.
Dès lors que j'en verrai l'un ou l'autre soumis,
Tu te peux assurer de ce qu'on t'a promis.

PARMENON.

Je ne refuse point un si digne salaire ;
Mais rien que mon devoir ne m'excite à bien faire :
Vous m'y voyez, monsieur, déjà tout préparé.
Non que je m'en promette un succès assuré ;
Il est des plus douteux du côté de Phétrie :
J'ai beau parler d'hymen, c'est en vain qu'on le prie ;
Tout autre m'entendrait, lui seul me semble sourd.

DAMIS.

Je m'en promettais mieux, lorsque son prompt retour
A détruit mes projets fondés sur son voyage.

PARMENON.

On n'en rencontre point qui tiennent leur courage ;
Tous ces fréquents dépits font peu pour ce regard.
Riotes entre amants sont jeux pour la plupart ;

Vous les trouverez tous bâtis sur ce modèle :
Un mot les met aux champs, demi-mot les rappelle ;
Et, tout considéré, ce qu'on peut faire ici,
C'est d'en remettre au temps la cure et le souci.
Quant à votre cadet, j'en espère autre chose.

DAMIS.

Qu'il s'assure de moi, quelque objet qu'il propose.
Un autre aurait voulu s'en réserver le choix ;
Mais n'étant point d'humeur à prendre tous mes droits,
Si la beauté lui plaît, j'entends qu'il se contente.
Et la dot d'une bru ne fait point mon attente.
Il me peut satisfaire et suivre son désir,
Pourvu que de naissance il sache la choisir.
Ceci les réduirait, s'ils étaient tous deux sages.
J'ai du bien, grâce aux dieux, assez pour trois ménages ;
Il ne m'est plus besoin de former d'autres vœux
Que de me voir bientôt renaitre en mes neveux,
Et qu'un petit Chérée entre mes bras se joue.

PARMENON.

Votre désir est juste, et, pour moi, je le loue.

DAMIS.

Je m'en suis, Parmenon, si fort entretenu,
Que je crois déjà voir mon cadet revenu.

PARMENON.

Vous le verrez aussi, dormez en assurance ;
Je ne suis pas devin, mais j'ai bonne espérance.

Qui vous en parlerait, monsieur, dès aujourd'hui ?

DAMIS.

Tu flattes un peu trop l'amour que j'ai pour lui.

PARMENON.

Il n'est, à mon avis, que d'avancer matière.

DAMIS.

Je remets en tes mains mon espérance entière.

PARMENON.

Il s'en faut assurer le plus tôt qu'on pourra.

DAMIS.

Agis, parle, dispose ainsi qu'il te plaira ;
Tâche à me rendre heureux par un double hyménée :
Si l'ainé pour Thais tient son âme obstinée,
Je consens qu'il l'épouse avant la fin du jour.

D'abord il te faudra combattre son amour,
Et, s'il ne se rend point, lui redonner courage.

Tu me vois, grâce aux dieux, assez sain pour mon âge ;
Mais si la mort nous trompe, et rend libre mon fils,
Il conclura l'affaire, ou peut-être encor pis.

Je remets, Parmenon, le tout à ta prudence.

De leurs plus grands secrets ils te font confidence :

Ménage ton crédit, et m'avertis de tout :

Il n'y faut plus penser, si tu n'en viens à bout.

Je m'en vais cependant trouver Archidémide :

Par des tours de chicane un voisin l'intimide ;

Tu peux en voir l'avis qu'il me vient d'envoyer.

A les mettre d'accord on devrait s'employer :

Il ne s'agit enfin que de fort peu de chose.